

enfance à lire

Teolinda Gersão, traduit du portugais
par Élisabeth Monteiro Rodrigues :

Les Anges

Autrement, Collection Littératures

ISBN 978-2-7467-0321-6

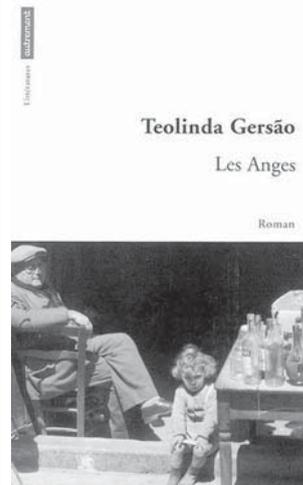
7,50 €

Les mots et les anges de l'enfance

Parfois, il est de petits livres qui s'inscrivent en nous plus profondément que certains pavés, et qui tracent leur chemin sur la durée. *Les Anges*, récit intérieur vif et tenace, marqué par une brièveté (moins de quarante pages) qui ne lui ôte en rien son intensité, fait partie de ces textes dont l'épaisseur réelle ne se voit pas à l'œil nu ; non que la brièveté en soi puisse être gage de qualité, mais le caractère condensé du texte, la naïveté touchante de la narratrice, cette petite voix qui semble venir des profondeurs de son être, tout cela nous encourage à ranger ce récit parmi les livres qui comptent.

Une petite fille, Ilda, illettrée et solitaire, se raconte, depuis le village portugais où elle est née. Elle dit le père taciturne, alcoolique et indifférent. Elle dit aussi la mère dérangée, occasionnellement violente, que son existence monocorde pousse chaque jour un peu plus vers la folie. Elle dit aussi, pour clore ce tableau familial, un grand-père à demi paralysé, pourtant le seul à s'intéresser à elle, la petite, insignifiante, et pourtant fort utile, elle, quand il s'agit de surveiller sa mère au détriment de son bien-être. Car depuis que son père lui a confié cette tâche, Ilda ne va plus à l'école ; et quand elle peut y retourner, une fois par semaine, elle est la risée de tous et la cible préférée de la maîtresse.

Et pourtant, il subsiste une petite chance, contenue dans l'Almanach du grand-père, le seul livre de la maison, et grâce auquel les lettres s'offrent enfin à elle : « Un jour j'ai regardé une image, puis les lettres en bas, puis de nouveau l'image. Et alors, les lettres se sont assemblées en petits tas quand je les ai



regardées à nouveau. Chaque petit tas signifiait quelque chose, l'un était un chien, l'autre une maison. Je suis devenue rouge de surprise et me suis sentie presque suffoquer. Mon grand-père a ri et j'ai vu que je ne pouvais pas revenir en arrière : je ne pouvais pas regarder les lettres sans les lire ». En dépit de sa simplicité apparente, l'acte de lecture est vécu comme un processus quasi miraculeux. Une épiphanie salvatrice vouée à se répéter, puis à se refléter dans chacun des événements qui sont ici contés : la réalité, ainsi passée au filtre de la conscience de la fillette, se modifie et apparaît comme une suite de microrévélation qui alimentent l'imaginaire de la narratrice et l'aident à grandir, à comprendre que les adultes, eux, dissimulent de grands mystères qu'elle perce peu à peu, discrètement, sans jamais se faire remarquer, mais toujours avec obstination.

Un homme, en particulier, l'intrigue : « Il ne vaut rien, ce Serafim Das Canas, en dehors de sa belle gueule », commentent les commères du village ; « Celui-là, ce n'est qu'une fois mort qu'il se corrigera »... Ilda se souvient cependant d'un petit portrait de ce même homme, caché dans les affaires de sa mère, et s'interroge : est-ce vraiment lui que sa mère rejoint, les nuits où la lune change ? D'autres énigmes la taraudent, telle l'histoire de Mahomet lue dans l'Almanach, une figure pour laquelle elle éprouve une admiration nouvelle : « la révélation était une chose qui lui était tombée dessus, disait Mahomet. Une chose qui le touchait comme une parole entendue soudainement. Et ensuite plus rien n'était pareil. Une parole qui est comme un éclair et ouvrait une fenêtre sur le monde. » ; elle saisit la teneur de ce récit, se l'approprie et l'applique à sa propre existence, alors qu'elle se met à rêver des anges qui lui apparaîtraient, c'est une certitude, le jour de sa première communion.

Par bonheur (oui, j'insiste), les mystères qui parsèment ce récit et en tissent la toile narrative ne trouvent pas nécessairement de résolution, car jamais nous ne quittons l'espace subjectif de la jeune narratrice, amarrée

dans l'enfance ; ce qui ne l'empêche pas de nous laisser deviner beaucoup de choses par le biais de quelques dialogues ou disputes, des bribes de conversation avec le grand-père, des mots attrapés çà et là, au vol, et qui tous, laissent une trace dans son esprit. *Les Anges* est ce récit d'une enfance magnifiée, réceptacle d'un avenir qui reste incertain, mais vers lequel Ilda part armée, grâce aux mots et à ce qu'ils lui révèlent du réel. Chronique d'une grande sensibilité, composée de fragments qui se rassemblent petit à petit pour enfin former une belle mosaïque, le roman (ou la longue nouvelle) procède aussi à l'exploration de désirs naissants et propose un cheminement paradoxalement serein (au vu des dysfonctionnements familiaux de départ, avec lesquels il faut faire) qui passe par le religieux, l'imaginaire et l'indicible pouvoir des mots.

Blandine Longre